

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 41, 87-104, 1982,
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

LES BORNES DU DISCOURS ET L'ESPACE DES INFÉRENCES

par Joëlle KOHLER-CHESNY

"L'auteur est celui qui donne à l'inquiétant langage de la fiction ses unités, ses noeuds de cohérence, son insertion dans le réel"
M. Foucault

"Tout un jour je contesterai paisiblement si la conduite du débat se suit avec ordre. Ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme l'ordre. L'ordre qui se voit tous les jours aux altercations des bergers, et des enfants de boutique". Montaigne

On ne parle, en principe, ni dans le vide ni dans l'absolu, et tout un chacun sait qu'il est vain de prêcher dans -et pour- le désert! Il faut donc que la parole, quand elle s'adresse, pour se donner forme et objet, se loge dans un espace où elle puisse à la fois se déployer et se contraindre. Ou plutôt qu'elle le construise. Certains amateurs de puzzles rassemblent d'abord les fragments du pourtour de l'image à venir et construisent dans une première étape le cadre à l'intérieur duquel les autres pièces viendront s'articuler. Celui qui parle jalonne son désert de bornes destinées à fixer les limites de pertinence et d'intervention des éléments qui, à l'intérieur d'elles pourront constituer la cohérence de son discours.

Parler tient en partie d'une tentative de cadrage du réel -le prendre dans le colimateur des mots-: ce n'est pas le vrai que l'on vise lorsque nos phrases tâtonnent autour de l'appréhension d'une chose, la compréhension d'un problème, d'un monde. Le discours n'est pas non plus nécessairement et toujours le lieu consacré d'enjeux, de rapports de forces, d'interaction violente: l'activité discursive c'est aussi un moyen pour un sujet de construire sans relâche et pour lui sa relation au monde, jeu d'identifications et de repérages toujours à stabiliser sous peine d'aliénation. C'est d'abord l'ordre PAR le discours. Ainsi pertinence et cohérence sont dans le discours à un niveau cognitif ce que le vraisemblable -que M.-J. Borel qualifie de "vrai pour"- est au niveau interactionnel.

1. PERMANENCE ET PERTINENCE

Pris dans un univers de paroles l'enfant apprend des adultes que le monde "ça parle". Le monologue enfantin, fonction égocentrique du langage selon Piaget, est sans doute une imitation du comportement bavard des grands. Mais il ne consiste pas seulement à "accompagner, renforcer ou supplanter l'action" comme le dit Piaget (Piaget, 1923, p. 26) -ou alors il faudrait interroger plus avant la fonction de ces trois actes : bien qu'il n'entre pas encore dans la communication, il sert à reconnaître et reconstruire des actions transposées dans un univers verbal; l'enfant s'exerce à parler sur l'action, de l'action, puis en son absence, dans les limites de cette action. C'est par un premier effort de faire coller mots et gestes, discours et contexte¹⁾ à travers la reconnaissance progressive de devoir parler "dans un cadre" que l'enfant diversifie les fonctions de la parole et retire peu à peu de ce qui deviendra la communication informative (langage socialisé pour Piaget) son utilisation magique qui se restreindra aux domaines religieux, ludique, poétique. Et à propos de poésie, ce que les adultes nostalgiques appellent le sens poétique de l'enfant n'est peut-être jamais que l'effort assidu d'approximation d'un ordre -et non l'expression d'une liberté brisant la norme! - mais dans des espaces non encore sélectionnés comme ceux de sa culture. Les classifications que chaque culture met en place pour ses besoins sont autant de repères discursifs à l'intérieur desquels il devient pertinent de parler des choses; Jack Goody rapporte une anecdote personnelle qui illustre bien ce lien discursif entre espace et pertinence (J. Goody, 1979, p. 56).

"Quand pour la première fois je demandai à quelqu'un de compter devant moi, sa réponse fut: 'compter quoi?' Car selon les objets à compter on se sert de procédés différents."

1) L'imitation du comportement social verbal de l'adulte (des pratiques langagières) avec intériorisation de ses normes est un autre aspect de la maîtrise des espaces discursifs; des chercheurs comme Susan Ervin-Tripp montrent comment l'enfant acquiert progressivement les associations, formes verbales-acte de langage-situation d'énonciation (formes de politesse, d'ordre, etc.), c'est-à-dire comment s'établit la pertinence des occurrences avec le contexte, la reconnaissance des espaces où la parole peut se prendre sous tel ou tel autre aspect. En ce sens, le monologue (comme en fait toute l'acquisition du langage depuis le système phonématique jusqu'au raisonnement) est déjà du langage socialisé, déjà du discours en pré-communication même s'il n'intervient pas dans des échanges réels.

Et on sait par ailleurs, depuis les travaux de Boas, Sapir et Whorf sur lesquels s'appuie E.T. Hall pour développer sa notion de proxémie, à quel point "la perception même que l'homme a du monde environnant est programmée par la langue qu'il parle" (Hall, 1971, p. 14).

C'est cet équilibre qui doit être acquis entre le fait que tout peut se parler mais que tout ne peut pas se dire. Pourrait-on penser alors que la part d'imitation²⁾ qui se manifeste dans le langage infantin (on se souviendra par ailleurs qu'elle ne consiste pas en un enregi-stre-ment-répétition passif mais en une activité créatrice -cf. entre autres Jakobson (Jakobson, 1969)) constitue un primat de la recherche des lieux où peuvent s'énoncer les choses sur la recherche des énoncés eux-mêmes?

La construction du réel s'élabore chez l'enfant à travers un lent processus de décentration du sujet, de mise à distance du réel, donc de constitution d'un espace-temps (on se contentera ici de parler d'espace) par rapport auquel se définissent relativement sujet et objets, s'établissent permanence et variations; c'est ainsi que Piaget pose le problème du développement de la notion d'objet, corrélatif à celui de la notion d'espace (Piaget, 1937). La construction d'un micro-univers de discours, c'est-à-dire d'un réel discursif, est une conquête ultérieure qui referait en quelque sorte à son compte le chemin précédent. Vont se réactiver à travers le langage les processus de l'élaboration de l'objet permanent: reconquête d'un nouveau réel par la constitution de micro-univers discursifs où ces nouveaux objets que sont les objets de discours devront trouver à leur tour leur permanence au lieu de se défaire à chacune des variations que leur imprime le seul fait d'en parler. Maîtrise d'un réel "in absentia" les discours doivent procéder à la mise en place de dispositifs de cadastrage qui sont indispensables pour fixer un objet à un instant donné afin de le rendre traitable. De ce point de vue, ce que Piaget dit de la conservation de l'objet (Piaget, 1937) pour-

2) Le processus d'imitation lui-même pose aussi mais à un autre niveau un problème de reconnaissance des espaces; l'enfant s'identifie dans cette phase tant aux autres qu'aux objets: ceci donne lieu sur le plan verbal à des productions écholaliques (Piaget, 1923). Puisque les mots, les phrases sont dans les choses ou dans autrui qui les prononce l'enfant ne peut que les reprendre tels quels, comme donnés de l'extérieur et non comme production personnelle. Tant que les frontières de la personnalité demeurent mal définies -confusion entre le moi et son extérieur, non repérage du sujet dans l'espace- il ne peut y avoir d'activité mentale propre, conçue comme intérieure au sujet et lieu de la maîtrise des espaces (Piaget, 1978, p. 271).

ra être rapporté aux objets du discours: sans permanence rien d'inférable, aucune relation, aucun agencement, seulement des proximités nées du hasard, signifiantes par coïncidence. De même, si l'objet du discours se perd tout ce qui peut être dit sur lui ne parle plus de lui: des fragments de discours sont juxtaposés sans jamais désigner ce qui les lie, ce qui confère une pertinence à leur présence - de quoi parle-t-on, pourquoi en parle-t-on? Là où la conservation de l'objet permet l'opérateur, la maîtrise des causalités, la conservation de l'objet de discours permet précisément le discours, le raisonnement:

Mais la pertinence ça n'est pas encore la cohérence, celle-ci gère les relations, celle-là tient au choix stabilisé d'une portion du monde et de ce qui est considéré comme ayant un rapport avec, ou sinon comme incongru. Seule la reconnaissance de ce qui appartient et de ce qui n'appartient pas, de ce qui est "à propos" ou "hors propos" - ou ramenable dans le propos par l'application de "règles d'une 'police' discursive qu'on doit réactiver en chacun de ses discours" (M. Foucault, 1970, p. 37) - permet qu'un discours s'ouvre et se ferme au lieu de dériver à l'infini, toujours plus loin de son objet.

Si le monologue est une sorte de brouillon discursif où s'exerce le rapport espace-permanence-pertinence-repères discursifs, adulte il est loin d'être de résidu que Piaget qualifie de puéril. Sans parler de son rôle éventuel d'exutoire, voire de catharsis, il continue à remplir sa fonction de mise en ordre aussi bien des actes que des idées. Quel adulte ne s'est pas surpris à s'aider de la parole lors d'une tâche concrète complexe, pour récapituler une démarche, pour débrouiller des aspects problématiques et mettre à jour leur objet, et aussi pour s'explicitier les lieux où prennent place faits et jugements: hier, tout à l'heure, ici, ailleurs, jusqu'à quand, dans la mesure où, de ce point de vue-ci ou de celui-là, etc. autant de points d'ancrage dans le temps et l'espace, autant de regards. La maîtrise des lieux et des perspectives est une acquisition tardive de l'enfant; bien que la constitution de l'univers représentatif passe entre autres par:

"la coordination de l'univers propre avec celui des autres, autrement dit l'objectivation de l'univers représentatif en fonction de la coordination des points de vue" (Piaget, 1937, p. 276).

il y a encore un pas de plus de l'objectivation à l'explicitation, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles on ne trouve pas dans les corpus piagétien des jeunes enfants d'expression de la perspective

sur l'objet, celle-ci relevant, à un autre niveau, d'une compétence méta-discursive. C'est peut-être aussi une raison de dire que dans tout discours s'inscrit du monologue, du discourir pour soi, dont la fonction est de maintenir actifs les repères du locuteur par rapport au micro-univers discursif qu'il construit pour l'autre - en d'autres termes, comme le dit Piaget "l'espace conserve plus que jamais son rôle de médiateur entre le sujet et les objets" (Piaget, 1977, p. 301).

2. LA MISE EN PERSPECTIVE DE L'OBJET

*"L'ordre, c'est à la fois ce qui se donne
dans les choses comme leur loi intérieure
... et ce qui n'existe qu'à travers la grille
d'un regard, d'une attention, d'un langage"*
M. Foucault

Reconnaître dans des discours qui s'opposent le même objet, suivre ^{/à} la trace un thème qui se développe et musarde, cela n'est rendu possible qu'à l'intérieur d'un espace discursif stabilisé par des repères, et que dans la mesure où existe cet équivalent de l'objet permanent qu'est en fait le thème de discours. Prenons quelques exemples:

- 1/ des titres: a) La notion d'accidents du travail .
b) de l'influence des rayons gamma sur le comportement des maguerites
c) Apologie à Raimond Sebond
d) La Patagonie
- 2/ un début d'article: "La place que doit occuper l'homme dans le règne animal a toujours soulevé de nombreux problèmes"
- 3/ un extrait d'article: "...Fabriquer un être vivant c'est essentiellement fabriquer en quantité judicieuse des protéines qui le constituent."

Chacune de ces séquences propose à sa manière un thème, et certaines annoncent en plus de quelle façon celui-ci sera traité (lc), quel aspect plus particulier fera l'objet d'un développement (la, lb, 2, 3). On pourrait considérer qu'il ne s'agit que d'une simple spécification d'objet, cependant c'est un ancrage d'un type particulier car il ne se limite pas à un effet sur l'objet (enrichissement de sa classe) mais en explicitant un point de vue, ou plutôt pour éviter le côté modalisant de

l'expression, un point de regard, il se donne comme repère du discours: tout ce qui sera dit le sera dans cet espace, pris dans cette perspective. C'est une perspective topicalisante (en donnant à "topic" le sens thème-de-discours et non thème phrastique). Autrement dit, la perspective fait partie du thème de discours³⁾ (dans "Aspects de la thématization" (Chesny, 1980) je suggérais à propos de l'explication d'inscrire le traitement explicatif de l'objet dans l'explicandum même).

Pour T.E. Van Dijk (Van Dijk, 1981) la détermination du "discourse topic" va aussi dans le sens d'une inclusion à l'objet d'un minimum de dit sur lui, ce minimum que l'on retrouve dans un résumé. Or un résumé ça n'est pas la somme des "sentence topics" mais une reconstruction globalisante de l'information, donc de la reconnaissance à la fois d'un objet et d'un regard. Que les résumés diffèrent d'un individu à l'autre dans le degré d'importance accordé à tel ou tel détail périphérique il n'en demeure pas moins que deux faits se retrouvent: a) un même objet a été reconnu et maintenu constant dans l'interprétation; b) un même traitement a été reconnu et maintenu constant.

C'est aussi parce que ce type de localisation est compris dans l'objet-thème que l'on peut anticiper sur les discours: devant une apologie on s'attend à un contenu plus ou moins laudatif, à l'annonce d'une démonstration on n'attend pas la lecture d'un poème, et toute déception dans ces attentes (au sens de "expectations") ouvre sur l'absurde ou l'ironie. Il existe d'ailleurs un certain type de contradiction qui tient moins à un vice logique qu'à un déplacement inopiné et non-reconnu de la source du regard. Les discours quotidiens -hélas d'autres!- sont familiers de ces ruptures de perspectives qui permettent à un locuteur de juxtaposer indifféremment tous les discours qui circulent sur un même objet et de conclure encore d'un autre point de vue car

3) Il y a quelques années, Luis Bunuel au cours d'une interview télévisée avouait que souvent le titre de ses films était en quelque sorte plaqué après coup et c'est alors par rapport à celui-ci que des séquences autonomes prenaient leur pertinence et leur signification; c'était le cas en particulier pour "Les charmes discrets de la bourgeoisie" qui conféraient par exemple aux séquences des repas toujours remis et une perspective symbolique et son interprétation comme fait d'une classe accumulant les profits sans jamais en jouir. Quel aurait été l'effet d'un autre titre-thème?

sa conclusion n'est pas tirée d'une argumentation menée à l'intérieur d'une perspective (où d'un lieu commun aux différentes perspectives) mais elle n'est qu'un point de regard parmi d'autres, valable seulement parce qu'il est sien⁴⁾. Seul l'interlocuteur s'il maintient fixe sa perspective peut percevoir ces discours comme contradictoires, ou même sans objet. Comme paraissent absurdes les peintures de Picasso à celui qui se maintient comme source fixe du regard et pour qui la face, le profil et le dos ne peuvent être saisis ensemble, dans le même instant.

Si, comme on l'a dit plus haut (cf. p. 92) l'explicitation des repères du discours est tardive et rend compte de l'absence dans les corpus d'enfants de perspective topicalisante comme ^{/celles} des exemples proposés, on remarque aussi conjointement que les récits d'enfants, leurs résumés d'actions ou de lectures présentent longtemps une non-conservation du thème de discours, proposent des fragments d'enchaînements qui ne sont pas rattachés au cœur de l'histoire. Or, même l'adulte peut parfois s'avérer incapable de reconnaître ou de maintenir le cadre de pertinence: d'où ces réponses à côté de la question, ces conversations qui dérapent, ces passages du coq-à-l'âne (sans qu'il s'agisse nécessairement de noyer le poisson!) Il faut dire que la conservation de l'objet-thème de discours est rendue particulièrement complexe du fait que chaque mot amène avec lui son faisceau de résonances, son espace, ses propres avatars dans le discours même où il intervient, constants parasitages de la pertinence discursive.

Il est des cas où la perspective topicalisante, ce coin d'espace dans lequel s'annonce l'objet, n'est pas explicitée: par exemple dans ld) "La Patagonie" est présentée comme s'imposant dans sa globalité: mais comment tout dire en même temps? on s'attend donc à ce que cet objet subisse les cadrages indispensables pour rendre possible un discours sur lui: "sa géographie", "son économie". Cependant on attend aussi que tout soit dit et, même sans cohérence, tout sera pertinent qui aura trait d'une

4) Voici extrait d'une copie d'élève un exemple de ce type de juxtaposition:
"L'énergie nucléaire est une des découvertes scientifiques la plus magnifique de notre ère, avec cette puissance l'homme n'aura plus besoin de pétrole. La majorité des gens ne veulent pas le nucléaire tout simplement parce qu'ils ont peur des déchets radioactifs et de la protection naturelle. Les déchets on ne peut pas les détruire; ils sont enfermés dans des barils et transportés dans des grottes souterraines. Les déchets peuvent provoquer s'ils arrivent en contact avec l'air la mort de millions

manière ou d'une autre à la Patagonie; tandis que devant un titre libellé ainsi "Histoire de la Patagonie au XXème siècle" chaque terme restreint l'espace propre de l'autre et la perspective topicalisante est à la fois l'objet et la marge du discours sur lui. On pourrait décider alors que la pertinence peut se ramener aux problèmes de la référence, sauf que ces derniers ouvrent généralement sur un débat du vrai ou du faux, or c'est simplement en termes d'appartenance qu'il faut envisager cette notion⁵⁾. Sans l'objectivation du point de regard, sans perspective stabilisée c'est l'objet même du discours qui file entre les mots, se fragmente dans les domaines de l'hétéroclite cher à Borgès (Foucault, 1966, p. 9), lieux favoris de l'art moderne qui dresse baignoires et radiateurs dans des champs de pâquerettes! Mais aussi lieux où errent désespérément aphasiques et schizophrènes.

Borner un domaine, définir une approche semblent un souci latent des sciences humaines. Tout ce qu'on a présenté de la mise en perspective d'un objet-thème de discours doit (on verra plus loin pourquoi) se régler explicitement dans de tels discours, aussi il n'est pas surprenant que l'un des livres de Le Roy-Ladurie s'intitule "Le territoire de l'historien" (Paris, Gallimard, 1973) et la présentation qu'en fait P. Nora au dos de la couverture est particulièrement représentative de ces préoccupations "spatiales":

"Entre l'ordinateur et la chlorophylle, la démographie et le climat, Emmanuel Le Roy-Ladurie procède avec minutie à l'aménagement du territoire qu'il explore et qu'il occupe. Le fil conducteur de cette oeuvre ... est d'insérer l'homme, éventuellement quantifié, dans un environnement géo-historique, biologique, voire purement physique."

Autre exemple, emprunté à Maurice Houis dans son "Anthropologie linguistique de l'Afrique noire" (Paris, FUF, 1971) Chapitre premier - "Les langues de l'Afrique noire et la science du langage":

suite de la note 4: de personnes. Surtout à mon avis les centrales nucléaires est une des choses les moins polluantes qui existe et la plus efficace qui peut remplacer le pétrole et elle est moins nocive".

5) On a rencontré cette question à propos des classes méréologiques, se demandant jusqu'où on pouvait inclure dans la classe "gare" par exemple, des éléments de plus en plus éloignés: les champs alentour, les vaches qui regardent le train, le clocher du village au loin. Seule la perspective topicalisante peut en décider pour un discours donné.

"La linguistique négro-africaine a déjà une histoire. Le meilleur éclairage qu'on puisse en donner est de la situer dans ses relations à deux dynamismes, l'ouverture de l'Europe sur un monde qui est autre, et la science du langage traversée de multiples tendances..."

3. DELIMITATION ET VALIDITE LOCALE

1) La délimitation

A l'intérieur des repères discursifs qui bornent un objet-thème interviennent d'autres repères qui découpent le champ d'unités plus petites et qui entrent dans l'espace des inférences. Prenons une série d'exemples:

1. *Sur le plan biologique, l'homme est un primate typique.*
2. *"Il est peu de cas où la sociologie ressemble autant à une psychanalyse sociale que lorsqu'elle s'affronte à un objet comme le goût" (Bourdieu, La distinction).*
3. *"Ce titre est mystérieux pour tous ceux fort nombreux ici même et en France qui ignorent généralement ce qu'est la section 6 ... A d'autres mieux informés, le même exergue paraîtra quelque peu provocateur" (Le Roy-Ladurie, Le territoire de l'historien).*
4. *"Ambiguïté du mot changement! Pour certains la télévision n'a pas changé parce qu'elle ressemble encore trop à ce qu'elle était avant le 10 mai. Pour quelques mauvais esprits, elle n'a pas changé parce qu'elle commence à entretenir avec le nouveau pouvoir les mêmes relations qu'avec l'ancien" (Le Monde).*

Dans tous ces extraits des déterminations sont délimitées, c'est-à-dire qu'il y a reconnaissance et expression d'un lieu où un objet et un prédicat peuvent (co)-exister. Après tout "les idées vertes dorment furieusement" si on peut repérer un lieu où elles soient en mesure de le faire! Toute l'histoire de la métaphore n'est-elle pas contenue dans la possibilité de construire de nouveaux espaces?

Les expressions de cette délimitation sont diverses et peuvent aller d'un simple 'ne...que' à des séquences franchement explicatives⁶⁾. Pour faire ressortir leur rôle essentiellement délimitant, on

6) On ne parlera ici que des expressions contenant des marques lexicales. Pour ce qui est des temps et aspect grammaticaux, se reporter dans ce cahier à l'article de C. Wülser. D'autre part toute délimitation, toute validation ne s'exprime pas nécessairement par ces marques.

peut en paraphrasant à peine les exemples détacher les séquences:

1. - idem -
2. la sociologie+ressembler | dans le domaine du goût
à psychanalyse sociale | surtout
3. ce titre+être mystérieux | pour tous ceux qui ignorent...
ce titre+être provocateur | à d'autres mieux informés
4. télévision+ n'avoir pas changé { pour certains | parce que ressemble..
pour qqs mau- | parce que commence à...
vais esprits

Comme on l'a dit de la mise en perspective de l'objet, cette délimitation est d'ordre cognitif: elle procède de la mise en ordre dans un portion de réel discursif des éléments qui le constituent. Il y a quelque chose de profondément descriptif dans ces repérages qui répondent au besoin de savoir où "ont lieu" les prédications, quelles sont leur condition d'existence. Cependant, entrant dans l'espace des inférences, ces séquences participent aussi du niveau argumentatif, et elles interviennent alors comme processus de validation d'une détermination.

2) La validité locale

Le cas 4. me paraît intéressant parce qu'il met peut-être mieux en évidence un autre niveau auquel se situent ces séquences délimitantes: si on se rappelle ce qui a été dit de la justification, à savoir qu'elle propose entre autres des raisons de dire, de penser (M.-J. Borel, 1981), on peut tenter un parallèle avec cet exemple en discours rapporté:

- certains ont des raisons pour dire:
que le télé n'avoir pas changé
et ces raisons sont X ...
- qqs mauvais esprits ont des raisons pour dire:
que la télé n'avoir pas changé
et ces raisons sont Y ...

On voit alors que la délimitation découpe un micro-espace où peut s'établir en se validant une détermination (Pour J.-B. Grize: notion de validité locale -Grize, 1981, p. 10). L'explicitation des lieux et temps peut ainsi jouer le rôle de justification dans l'établissement d'un lien entre un objet et un prédicat en présentant l'espace où ils ont le droit

d'exister ensemble.

Essayons d'appliquer ce même traitement aux autres exemples:

3. Il y a ceux qui ont des raisons pour dire:
que ce titre être mystérieux
ces raisons sont leur ignorance ...
2. il y a un domaine où on a des raisons de dire:
que la sociologie ressembler le plus à une psychanalyse
ce domaine c'est le goût.

Pour éclairer plus avant ce point, il faut d'abord se demander si tout complément de lieu, de temps, de circonstance de la grammaire traditionnelle intervient nécessairement comme opération sur une détermination. Examinons plus avant une de ces lexicalisations du lieu:

"aujourd'hui, nos soldats se battent au nord"

selon le discours dans lequel sera inséré cet énoncé, il y aura ou il n'y aura pas fonction délimitative ni localisante-validante; glosons donc!

- | | |
|--------------------------|-------------------------|
| a) que font nos soldats? | ils / se battre au nord |
| où sont nos soldats? | |

description: le lieu fait partie intégrante du prédicat.

On constate qu'il existe du lieu dans le prédicat qui marque une sorte de manière d'être de celui-ci. Ce sont ces localisations que l'enfant exprime en premier, et qui demeurent longtemps les seules: celles qui décrivent des états, des directions, tout ce qui se trouve immédiatement dans le champ du perceptible et de l'action concrète, l'adaptation représentative se faisant d'abord au plus proche du sensori-moteur et supposant "l'extension dans le temps et dans l'espace de l'univers pratique immédiat" (Piaget, 1934, p. 276). Ces marques lexicales des lieux-temps portent sur les conditions de réalisation du prédicat lui-même et non de la détermination.

- | | |
|----------------------------|-------------------|
| b) quels vaillants soldats | ils se battre |
| ils se battent au lieu | / \
au nord |
| de capituler! | |

localisation: tu ne peux établir un lien entre "ils" et "se battre" que si tu parles de ceux du nord (ceux du sud ont détalé).

On peut noter deux choses: à ces fonctions différentes correspondraient des possibilités de focus/thématisation (au sens de Halliday) différentes

pour a) au nord, qu'ils se battent nos soldats
ils se battent au nord, nos soldats

pour b) ceux du nord (oui) ils se battent
au nord, ils se battent! (mais ailleurs...)

La deuxième fait notable c'est que pour qu'il y ait phénomène de validité locale il faut que l'espace ^{où} se réalise la détermination s'oppose à un autre possible mais invalidant (on peut encore le vérifier en recommençant la glose avec "aujourd'hui"). C'est en fonction de cet opposable que l'opération prend sa valeur justificative par rapport à la détermination, et c'est par là qu'elle s'ancrera dans le niveau polémique. Au plan de l'énonciation, cette relation d'ordre justificatif (conçue comme droit à établir une détermination) n'est pas nécessairement prise en charge par le locuteur lui-même. C'est ce qui fait la différence entre 1.-2. d'une part et 3.-4. d'autre part. Le statut des énoncés tel que J.-B. Grize l'a défini (Grize, 1981) tient à la présence ou à l'absence de marques de la source d'énonciation, et à celles de l'inclusion de l'interlocuteur. C'est dire que selon que de telles marques seront présentes ou non dans les séquences localisantes-validantes celles-ci auront un effet sur le statut des énoncés: on pourrait ainsi avoir des "constats de justification" (ex. 1. et 2.), des "faits justificatifs" (3. et 4.), des "injonctions à la justification" ("acceptons provisoirement que...), des "hypothèses de justification" (si on veut bien considérer les choses à ce niveau on peut dire que...).

A l'intérieur de leur champ, présentant des notions, proposant des étapes à leur réflexion, les sciences humaines prennent un soin particulier à n'avancer dans leur discours qu'à l'aide d'un système d'étayage soutenant les déterminations, et destiné, si le discours se tient bien à être retiré; observons les séquences suivantes extraites d'un même texte (soulignées par moi).

*"De même, l'histoire existe; nous ne prétendons pas, au point de départ, définir la meilleure histoire concevable comme possible...
A première approximation, ainsi qu'il convient au point de départ, cette réalité de l'histoire n'est délimitée qu'en gros et doit admettre quant à ses frontières, une marge plus ou moins floue ...
Pour l'instant, tolérons cette souplesse dans la délimitation des frontières ...*

Accept-~~ons~~ provisoirement cette diversité des points de vue..."
(H.-I. Marrou, De la connaissance historique. Paris, Seuil, 1954,
pp. 26-29.)

Outre qu'on retrouve-là de nouveau un discours préoccupé de définir son objet-thème, on observe une abondance de délimitations qui se présentent ici comme un système de mise en attente de la validation des déterminations qu'elles établissent.

Souvent on rencontre ce que j'appellerais des séquences sur-délimitantes; elles sont généralement l'objet des avant-propos, des introductions, des premiers chapitres: il s'agit de séquences construites autour de tournures comme "avant de parler de X, pour comprendre X, il faut d'abord replacer X dans...", où l'objet thème est repéré par rapport à d'autres, ou par rapport à sa propre histoire, etc. Ce type de localisation qui en quelque sorte chapeaute un discours, relie et valide l'ensemble des déterminations et leurs enchaînements.

4. IMPORTANCE DE L'EXPLICITATION DES LIEUX-TEMPS DANS LES DISCOURS DES SCIENCES HUMAINES ?

Sans aucune précaution argumentative je m'inscrirais d'entrée en contre-point d'une des interprétations que J.-B. Grize donne de la notion de validité locale dans ses rapports avec les discours quotidiens:

"Il est frappant, en effet, de constater l'importance des modulateurs dans les discours de tous les jours. Nous entendons par là les multiples restrictions sans lesquelles le locuteur n'est pas disposé à défendre ce qu'il propose. Il s'agit essentiellement de toutes sortes de quantificateurs (le plus grand nombre, très souvent...) et de circonstances diverses (à l'est d'Eden, en cas de pluie...).

La notion de validité locale peut d'ailleurs être poussée plus avant et conduite au singulier. On a souvent noté, et pour s'en gausser, la tendance naïve à juger sur un seul exemple. Il n'est certes ni logiquement correct, ni, ce qui est plus grave équitable, de dire 'les Italiens sont des voleurs' pour cela seulement qu'on s'est fait une fois voler en Italie". J.-B. Grize, 1981, p. 10).

Or à l'observation, ce qui me paraît caractéristique des discours quotidiens, c'est précisément la fréquente absence de marques de délimitation, de validation, et souvent, comme on l'a dit plus haut, une rela-

tive non-conservation du thème du discours et de la perspective. Mais peut-être ne faut-il pas opposer discours quotidiens à discours "autres" (académiques? rationnels?...) et plutôt opposer des discours "dirigés" -ceux dont on dit qu'ils sont à thèse, ou du moins à thème - et des discours "ouverts" qui recouvriraient toute cette plage où les paroles s'échangent pour le plaisir-besoin de communiquer, serpentant entre l'informatif, le polémique, l'affectif sans que soit nécessairement mis en projet le but d'enseigner, de convaincre, ni même celui de véritablement transmettre, Des discours d'évocation plus que des discours d'adhésion? On a fait plus haut l'hypothèse que dans tout discours se manifeste du monologique, du parler pour soi, parce que dire c'est miniaturiser un monde pour se le rendre manipulable, cohérent -et qu'importe au fond si l'autre n'écoute pas vraiment! C'est dans ces discours-là que le point de regard de "je" est aussi celui, hugolien, de tout le monde, que des déterminations s'établissent de façon absolue sans qu'en soient explicitées leurs conditions d'application et de restriction. Si la pensée quotidienne fait du singulier un généralisable ça n'est pas par l'extension abusive d'une règle mais plutôt par absence de cette règle qui voudrait que soient maîtrisés un niveau "méta-cognitif", et verbalisés les espaces d'où l'on asserte.

A l'extrême opposé se situent, pauvres aussi en marques verbales de leurs lieux, les discours des sciences dites constituées: c'est qu'elles n'ont plus à signaler d'où elles parlent. Un énoncé comme "par un point il ne passe qu'une parallèle à une droite" n'a plus à réactualiser le fait que ceci "a lieu" dans la géométrie euclidienne. Cependant, à un moment de leur histoire, elles ont bien dû expliciter leur point de regard, leur objet et l'espace de leurs propositions. Alors l'opposition n'est pas entre sciences "dures" et sciences "molles" mais peut-être entre sciences qui se sont trouvées et sciences qui se cherchent comme c'est le cas des jeunes "sciences humaines" dont les domaines sont encore précairement définis - il n'est que de constater que ce que les universités regroupent sous cette rubrique ne se recouvre pas toujours. En outre toute science peut être amenée à remettre en question son champ, ses concepts et par conséquent à expliciter ses bornes et ses espaces discursifs.

Ainsi les discours "dirigés", qu'ils soient du quotidien ou d'une science en recherche se rejoignent-ils dans cette nécessité interne de prise de conscience et de contrôle des frontières du micro-univers qu'ils mettent en place dans le discours. M. Foucault dit des sciences humaines qu'elles sont "de dangereux intermédiaires dans l'espace du savoir" (Foucault, 1966, p. 359), mais c'est aussi une position malaisée qui doit sans cesse se démarquer .

Enfin, la nécessité qui se manifeste dans tout discours "dirigé" d'explicitier point de regard et délimitation, si elle procède pour une part d'un besoin interne d'ordre, est aussi imposée de l'extérieur du discours. L'expression des lieux-temps fonctionne donc à un niveau polémique et entre dans les stratégies de discours qui s'affrontent non seulement sur le contenu mais sur leur droit d'assertion (nombre de réfutations, et aussi de malentendus, doivent porter sur de telles séquences). De ce point de vue, la question se posera de savoir quand et comment dans les pratiques langagières la confrontation des espaces discursifs intervient.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUVOIS J.L. et GHIGLIONE R. 1981: L'homme et son langage. Paris, PUF.
- BOREL Marie-Jeanne 1981: "Donner des raisons", Revue Européennes des Sciences sociales, XIX, no 56, pp. 37-68.
- CHESNY Jôëlle 1980: "Aspects de la thématization de et dans l'explication", in Quelques réflexions sur l'explication. Neuchâtel, Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 36, pp. 43-55.
- FOUCAULT Michel 1966: Les mots et les choses. Paris, Gallimard.
- 1970: L'ordre du discours. Paris, Gallimard.
- GOODY Jack 1979: La raison graphique. Paris, Minuit.
- GRIZE Jean-Blaise 1981: "Pour aborder l'étude des structures du discours quotidien", Langue Française, no 50, pp. 7-19.
- HALL Edouard T, 1971: La dimension cachée. Paris, Seuil.
- PIAGET Jean 1923: Le langage et la pensée chez l'enfant. Neuchâtel, Delachaux Niestlé.
- 1937: La construction du réel chez l'enfant. Neuchâtel, Delachaux Niestlé.
- (1945) 1978: La formation du symbole chez l'enfant. Paris, Delachaux Niestlé (7ème éd.).
- et collaborateurs 1977: Recherches sur l'abstraction réfléchissante. Paris, PUF, T. 2.
- VAN DIJK T.E. 1981: Studies in the pragmatics of discourse. La Haye, Paris, Mouton,